

PIERRE SAUREL

Caresses d'espionne



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 060

Caresse d'espionne

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 329 : version 1.0

Caresses d'espionne

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Jean Thibault, espion canadien, considéré comme le meilleur espion des Alliés, avait déjà accompli, avec succès, plusieurs centaines de missions.

Durant ses aventures, il s'était lié d'amitié avec plusieurs personnes.

Tout d'abord, deux Français étaient devenus ses inséparables compagnons.

Marius Lamouche, un colosse marseillais avait connu IXE-13 lors de sa première aventure et ne l'avait quitté que très rarement.

Gisèle Tubœuf, elle, était espionne française et connue sous le surnom de T-4.

Elle était vite devenue une amie de Marius et se fiançait un peu plus tard à Jean Thibault, le fameux IXE-13.

Mais de temps à autre, IXE-13 devait revenir

au Canada ou encore remplir des missions dans le Pacifique.

Un jeune Chinois, Sing Lee, était devenu un grand ami d'IXE-13, après l'avoir accompagné dans une mission en Chine.

Et c'est aussi en compagnie de Sing Lee, qu'IXE-13 revenait au Canada.

Comme nous l'avons vu lors de notre dernier chapitre, IXE-13 avait réussi à mettre la main au collet des espions chinois qui avaient assassiné un général de l'armée de Chine.

Mais non content de cela, le Canadien avait fait plus.

Sur le chemin du retour, au risque de sa vie, il avait sauvé un aviateur américain, qui après avoir été descendu par les Japonais, était en train de se noyer dans le Pacifique.

L'officier, en charge de l'escadrille, avait un peu blâmé IXE-13.

C'est que ce dernier lui avait désobéi en allant au secours de l'aviateur.

Mais il l'avait aussi félicité.

Le geste d'IXE-13 était grandiose.

Une fois arrivé aux États-Unis, on voulut faire une grande fête en l'honneur du Canadien et du Chinois.

Mais IXE-13 s'excusa auprès d'un officier.

– Je regrette, dit-il, mais il faut absolument que je retourne au Canada. Mon devoir m'y appelle, je n'ai pas le droit de m'attarder.

– Vous allez au moins nous laisser votre nom.

– Non, je ne le puis pas...

– Je comprends, vous devez faire partie du service secret ?...

IXE-13 ne répondit pas.

– Très bien, je m'arrangerai pour expliquer à vos nouveaux amis, que quelque chose de spécial vous oblige à retourner au Canada immédiatement.

L'officier remit des papiers à IXE-13 pour qu'il n'ait pas de difficultés à traverser les lignes.

Une heure plus tard, lui et Sing Lee prenaient un train en direction du Canada.

Ils passèrent la nuit sur le train et dès le lendemain, ils étaient à Ottawa.

Après avoir pris quelques heures de repos, IXE-13 et Sing Lee se dirigèrent vers le bureau du général Lebrun.

C'était Lebrun qui avait envoyé IXE-13 en mission.

– Messieurs ?...

– Nous voulons voir le général.

– Il est occupé. Vous avez rendez-vous ? demanda le secrétaire.

– Oui et non... le général nous attend, fit Sing Lee.

IXE-13 s'avança :

– Vous ne me reconnaissez pas ?...

– Moi ?... mais non...

– Pourtant, la dernière fois... vous refusiez de me faire entrer dans le bureau du général... et lorsque vous êtes allé lui dire que j'étais envoyé par Sir Arthur... il m'a reçu immédiatement.

Le secrétaire devint mal à l'aise.

Il tendit des chaises aux deux hommes :

– Asseyez-vous, messieurs... je disais la vérité, le général est occupé, mais aussitôt qu'il sera libre, je l'avertirai de votre présence.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Un homme sortit du bureau du général.

Aussitôt, le secrétaire y entra.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda Lebrun.

– Quelqu'un qui veut vous voir ?

– Qui ?...

– Je ne sais pas son nom, c'est le type de l'autre jour... vous savez celui qui était envoyé par un dénommé Arthur...

– Oui, oui. Il est seul ?

– Non, avec un Chinois.

– Très bien, dites-leur de revenir à quatre heures, je les attendrai. Je ne veux pas être dérangé.

– Bien, général.

Le secrétaire sortit et alla retrouver IXE-13.

– Je regrette, le général ne peut vous recevoir tout de suite.

– Lui avez-vous bien dit...

– Je lui ai tout dit et il veut que vous reveniez à quatre heures.

– Oh alors, c'est parfait.

Sing Lee, qui avait été blessé à la tête, portait toujours un bandeau.

– En attendant, dit IXE-13, nous allons nous rendre chez un médecin.

– Oh, Sing Lee n'est plus malade, maître.

– Je le sais, mais il faut quand même que tu prennes soin de ta blessure. Tu es mieux aujourd'hui mais si tu te négliges, il est possible que demain ça n'aille pas mieux du tout.

– Eh bien, allons-y.

Le docteur changea le pansement de Sing Lee.

– La blessure est pratiquement fermée. Dans deux ou trois jours, vous pourrez sortir sans bandeau, revenez me voir demain.

Sing Lee promet.

À quatre heures, les deux hommes étaient de retour au bureau du général. Ce dernier les reçut presque aussitôt.

– Asseyez-vous.

IXE-13 et Sing Lee obéissent.

Lebrun commença, de son air bourru :

– Je vous avais dit quatre heures... vous êtes arrivés à quatre heures et deux.

– Excusez-nous, général.

– Vous êtes des espions... c'est comme des soldats... vous devez avoir de la discipline... quatre heures... ce n'est pas quatre heures et deux.

– Bien, général

Sing Lee était fort mal à l'aise.

Mais IXE-13, lui, connaissait le général.

Lebrun avait continuellement un air bourru et critiquait toujours.

C'est qu'il souffrait d'infériorité.

C'était pour lui la seule manière de s'affirmer supérieur.

Du moins, c'est ce qu'il croyait.

– Alors, vous avez accompli votre mission avec succès ?

– Comme vous voyez, général.

– J'en suis fort surpris.

– Ah !

– Je savais que vous réussiriez, mais je ne croyais jamais que vous reviendriez vivants. J'en suis bien content pour vous deux... et aussi à cause des nombreux autres services que vous pourrez rendre à votre pays. Enfin... heu... je... je vous félicite.

– Merci, général.

– Vous n'avez pas à me remercier. Je me fais l'interprète du pays. C'est tout.

Il y eut un silence.

IXE-13 décida de le rompre en coupant au plus court.

– Maintenant, général, je suppose que je dois

me rapporter en Angleterre.

– Vous pourriez attendre que je vous l’ordonne. C’est moi et non vous qui décidez.

– Je sais, général.

– Si j’ai besoin de vous ici, je vous garderai, que vous le vouliez ou non.

– Je suis à vos ordres.

– Mais je n’ai pas besoin de vous. Vous reviendrez demain matin. Je vous dirai quand vous devrez partir.

– Très bien, général.

Sing Lee demanda timidement :

– Et moi ?...

– Vous, vous restez ici. J’ai à vous parler. J’ai une mission à vous confier.

– Bien, général. Sing Lee va rester.

IXE-13 comprit qu’il devait partir.

– À quelle heure dois-je revenir demain, général ?

– À onze heures.

– Bien.

IXE-13 salua et sortit.

Il savait qu’il reverrait Sing Lee à l’hôtel, car tous les deux partageaient la même chambre.

Le Chinois arriva une demi-heure plus tard.

– Eh bien, Sing Lee ?...

– Il va falloir nous séparer, maître.

– Je m’en doutais bien. Mais pas avant demain ?...

– Si, je dois quitter Ottawa le plus tôt possible. J’ai une mission à accomplir... au Canada.

– Et tu pars ?...

– Je vais téléphoner pour l’horaire des trains... je ne sais pas au juste à quelle heure.

Sing Lee s’approcha du téléphone :

– Maître ?

– Oui, Sing Lee.

– Je ne voudrais pas que vous répétiez la place que je vais nommer.

– Ne crains rien, Sing Lee, je n’écoute même

pas.

Sing Lee décrocha l'appareil.

– Je voudrais la gare, s'il vous plaît ?

– Un instant.

Après quelques secondes, le Chinois reprit :

– Pouvez-vous dire à... moi, à quelle heure le train pour Montréal ?

– À sept heures.

– Ce soir ?

– Mais oui.

– Merci.

Sing Lee se retourna vers IXE-13 :

– Sing Lee part à sept heures. Comme ça, il pourra souper en la compagnie de son maître.

Bravo, Sing Lee, nous avons encore quelques heures devant nous.

Les deux amis mangèrent donc ensemble.

– Je puis aller avec toi jusqu'à la gare ?...

– Certainement, maître. C'est à cinq minutes de marche.

Sing Lee alla chercher sa petite valise.

Puis, les deux hommes se dirigèrent lentement vers la gare.

– Ça fait beaucoup de peine à Sing Lee de quitter son maître.

– Moi aussi, Sing Lee, mais qui sait, nous nous retrouverons peut-être.

– Je l’espère.

– Je vais retourner en Europe, mais le devoir me rappellera peut-être en Amérique avant longtemps.

Ils arrivaient à la gare.

Sing Lee alla acheter son billet.

– Vite, Sing Lee, on vient d’appeler le train pour Montréal.

Le Chinois lui tendit la main.

– Au revoir, maître... et bonne chance.

– Toi aussi, Sing Lee... et à bientôt...

Le Chinois s’élança vers la barrière qu’on allait refermer.

IXE-13 lui cria :

– Ne néglige pas ta blessure.

Sing Lee lui fit un signe de la main et disparut dans l’escalier.

– Brave petit homme, fit le Canadien... ça fait quelque chose au cœur de le quitter...

Mais sur le chemin du retour, il songea à Marius et à Gisèle.

Il allait bientôt les revoir.

Il allait retrouver sa fiancée.

– Un de perdu... deux de retrouvés.

II

Gisèle Tubœuf était à sa chambre d'hôtel.

On frappa à la porte.

– Entrez !

Marius parut :

– Oh, c'est toi ?...

– Comme tu vois, bonne mère... alors, qu'est-ce que tu fais ce matin ?

– Deux lettres à livrer pour Sir Arthur. Et toi ?...

– Moi ?... J'ai un pistage à faire, ma fille... mon travail commence à devenir intéressant.

– As-tu découvert un espion ?...

– Je ne sais pas du tout, c'est Sir Arthur qui m'a donné une adresse, une description, et m'a dit de suivre l'homme en question, et de lui faire mon rapport ce soir.

Gisèle soupira :

– Hum... pas si intéressant que cela.

Marius éclata :

– Bonne mère, tu ne vois donc pas que j’essaie de m’encourager. Je suis tellement fatigué de cette inertie.

– Et moi, donc !

– Si seulement le patron pouvait revenir, bonne mère :

– Ça va faire tout près d’un mois que Jean est parti.

– Nous pouvons l’attendre encore bien longtemps.

Marius réfléchit, puis :

– Gisèle, sais-tu ce que j’ai envie de faire ?...

– Non.

– Demander à Sir Arthur qu’il nous confie une mission importante... quelque chose pour qu’il y ait de l’action.

– Mais, si Jean revient ?

– Il nous attendra, bonne mère... d'ailleurs, il faut lui donner le temps de faire son ouvrage là-bas. Et puis, c'est un grand espion, le patron. Si le Canada a besoin de lui, il en profite, peuchère.

– Et s'il se blesse, ça le retardera encore...

– Oh toi, tu as toujours peur... eh, ces femmes... quand ça aime... Ça se fait du mal !

Gisèle sourit :

– Eh bien, Marius, fais comme tu l'entendras... je vais dire nomme toi. Travailler plus activement nous fera paraître le temps moins long.

Les deux Français mangèrent ensemble, puis vaquèrent chacun à leur occupation.

À neuf heures, ils se retrouvaient à l'hôtel.

– Et puis, Marius, tu as vu Sir Arthur ?

– Oui.

Il nous a confié une nouvelle mission ?

– Pas encore, mais il va y songer sérieusement... demain, m'a-t-il promis, il nous donnera quelque chose.

Le Marseillais mit la main dans sa poche et

sortit trois enveloppes.

– C’est pour toi... des enveloppes pour demain...

– Encore ?...

– C’est ta mission.

– Et toi ?...

– Il faut toujours que je suive mon type... c’est ennuyant... il a passé l’après-midi au cinéma.

– Tu n’es pas entré ?...

– Mais non.

– Pourquoi ?...

– Je ne voulais pas risquer qu’il me joue de vilains tours... alors, je l’ai attendu dehors. Ça m’a fait de la peine, car le film semblait bon...

– Eh bien, allons-y. Tu n’as rien à faire ce soir ?...

– C’est une bonne idée, Gisèle. D’autant plus que Sir Arthur m’a remis de l’argent pour toi... alors, tu pourras payer mes dépenses.

*

IXE-13 reçut ses ordres du général Lebrun.

C'était par avion qu'il devait se rendre en Angleterre.

Il n'était pas le seul à partir.

Onze autres avions partaient en même temps que lui.

Mais le voyage devait être assez long, car ces douze avions avaient pour mission d'escorter un navire chargé de troupes.

Mais heureusement, ils arrivèrent sans encombre.

Avec les papiers que lui avait remis le général, il était certain de ne pas avoir de difficulté.

Lorsqu'il arriva à Londres, il devait être neuf heures du soir.

IXE-13 avait laissé sa fiancée et Marius à l'hôtel Lamden.

Peut-être avaient-ils quitté cet hôtel, mais c'était aussi bien d'aller là qu'ailleurs.

Le Canadien descendit donc à l'hôtel Lamden.

– Une chambre, s'il vous plaît ?

– Pour combien de temps ?...

– Temps indéfini. Peut-être une journée... peut-être deux... je ne sais pas.

– Très bien, signez ici.

IXE-13 signa du nom de John Smith.

Il savait que la dernière fois, Gisèle s'était enregistrée au nom de Jane Forran.

Il demanda donc au commis :

– Est-ce qu'il y a une jeune fille du nom de Jane Forran qui habite ici ?...

– Un instant.

Le commis consulta le registre :

– Oui, elle habite la chambre 405.

– Voulez-vous voir si elle est là ?...

Le cœur d'IXE-13 battait à grands coups.

Le commis sonna à la chambre de Gisèle, mais au bout de quelques secondes, il dit à IXE-13 :

– Je regrette, il n'y a personne...

- Elle doit revenir ce soir ?...
- Sa chambre n'est pas remise.
- Très bien, donnez-moi la clef de la mienne.

Le commis lui remit une clef portant le numéro 327.

IXE-13 monta ses deux valises à sa chambre.

Il avait profité de son passage au Canada pour renouveler sa valise de maquillage.

Une valise de maquillage est indispensable à tout bon espion.

– Neuf heures et demie... je vais les attendre au lobby... ils ne devraient pas tarder.

IXE-13 descendit, acheta une revue et s'installa dans un grand fauteuil.

À onze heures moins quart, il aperçut l'ombre d'un homme et d'une femme dans la porte.

Et l'homme... il semblait colosse.

– Ce sont eux.

La porte s'ouvrit et Gisèle entra, suivie de Marius. Sans s'arrêter, ils se dirigèrent vers

l'escalier.

IXE-13 avait relevé son journal et se cachait la figure.

Lorsqu'ils se mirent à monter, notre héros se leva et sonna l'ascenseur.

Il arriva au quatrième quelques secondes avant les deux Français.

IXE-13 se cacha dans l'encadrure d'une porte tout près de la chambre de Gisèle.

Les deux Français apparurent au bout du corridor.

Marius alla reconduire Gisèle à sa chambre.

– Bonsoir, petite... à demain.

– À demain, Marius.

Elle entra et le Marseillais traversa le corridor pour entrer dans sa chambre.

Mais comme il allait ouvrir la porte, une main le saisit vigoureusement au collet.

– Hé vous !

Il se retourna :

– Pa... patron !

– Marius...

Le Marseillais le prit dans ses bras comme un petit enfant.

– Vous... vous...

– Pas si fort... nous allons faire une surprise à Gisèle...

– Bonne mère, quand êtes-vous arrivé ?

– Vers neuf heures... vous étiez sortis... c'est comme ça, tu profites de mon absence pour sortir avec ma fiancée.

Marius éclata de rire.

– C'est plutôt le contraire, car je n'ai pas un sou... c'est Gisèle qui m'a emmené au cinéma.

– Maintenant, il faudrait lui apprendre la nouvelle.

– Peuchère, nous allons bien lui faire prendre une syncope...

IXE-13 parlait à voix basse :

– Marius... tu vas frapper à sa porte... tu diras

que tu as oublié un message important... je ne sais pas, moi... je rentrerai derrière toi lorsqu'elle ouvrira.

– Entendu.

Le Marseillais traversa le corridor et frappa à la porte de la chambre 405.

– Oui ? fit la voix de Gisèle.

– C'est moi... ouvre-moi, peuchère... j'ai quelque chose d'important que j'ai oublié de te dire... oh pour ça... c'est une nouvelle...

– Une minute... je ne suis pas habillée... je passe ma jaquette et ma robe de chambre...

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait.

Marius entra, masquant IXE-13.

Mais Gisèle l'aperçut presque aussitôt :

– Jean !

Notre héros repoussa la porte du pied pendant que sa fiancée lui tombait dans les bras.

– Toi... toi.... mon chéri...

Ils s'embrassèrent longuement.

– Je ne vous dérange pas, bonne mère ?...

– Mais non, voyons, pas du tout... alors, mes amis... racontez-moi un peu ce qui s'est passé durant mon absence...

– Bonne mère, c'est à vous, patron, à parler... on a hâte de savoir ce que vous avez fait... Tout à l'heure, je m'endormais... mais là... je ne m'endors plus du tout.

Lorsqu'IXE-13 et Marius quittèrent la chambre de Gisèle, il passait deux heures du matin.

– À demain, Marius.

– C'est ça, patron... hé, que j'ai donc hâte... quand je pense qu'on va pouvoir reprendre notre vie d'aventures... je me demande où Sir Arthur va nous envoyer.

III

Le lendemain, IXE-13 passa la journée à l'hôtel.

Marius lui avait dit :

– Il est inutile d'aller voir Sir Arthur.

– Pourquoi ?...

– Je dois le rencontrer à sept heures... j'ai une adresse, mais il ne sera là qu'à sept heures demain soir.

– Dans ce cas, je t'attendrai.

– Je passerai vous prendre vers sept heures moins quart.

– Bien.

Et Marius fut exact.

À sept heures moins quart exactement, il arrivait à l'hôtel.

– Venez, patron... j'ai un taxi qui attend à la

porte.

IXE-13 sauta dans la voiture suivi du Marseillais.

Dix minutes plus tard, les deux hommes descendaient.

Ils marchèrent jusqu'à la maison et Marius sonna.

Ce fut une femme qui vint ouvrir :

– Monsieur Jones m'attend, je suis monsieur Lamouche, fit Marius.

– Entrez.

Elle les fit passer dans un petit salon.

Quelques secondes plus tard, Sir Arthur paraissait.

On imagine sa surprise en apercevant IXE-13.

– Vous êtes revenu ?...

– Hier, Sir. Je voulais essayer d'entrer en communication avec vous, dès aujourd'hui, mais Marius m'a dit qu'il devait vous voir.

– Vous avez bien fait.

Sir Arthur se tourna vers le Marseillais :

– Alors, vous avez votre rapport ?...

– Oui.

Marius lui tendit trois feuilles de calepin.

Sir Arthur les étudia durant quelques secondes :

– Parfait... parfait...

Le Marseillais demanda :

– Je suppose que maintenant, je n'ai plus à m'occuper de cet homme-là ?...

– Qui vous a dit cela ?...

– Mais puisque le patron est revenu, je suppose que c'est avec lui que vous allez me faire travailler ?...

– Exactement, mais tu vas toujours t'occuper de cet homme...

– Comment cela ?...

– Avant de vous envoyer en mission en dehors, IXE-13, je voudrais tout d'abord régler cette affaire dont Marius s'occupe.

– Je suis à vos ordres.

– C’est une affaire fort importante, et surtout, mystérieuse.

Marius s’écria :

– Mais bonne mère, je ne sais même pas de quoi il s’agit... vous ne m’avez dit que de suivre cet homme...

– En effet... vous êtes même deux à le suivre. Quand, à six heures, vous m’avez téléphoné pour me dire où se trouvait votre oiseau, eh bien, j’envoyais un autre homme.

– Ah bon... c’est pour cela que vous me faisiez attendre quelques minutes.

– Oui

IXE-13 demanda :

– Alors, Sir, de quoi s’agit-il ?...

– Tout d’abord, cet homme, vous ne savez pas qui c’est.

Marius l’interrompt :

– Pardon, moi, je le sais. C’est George Aucton.

- Mais oui, comment avez-vous appris cela ?...
- J’ai pris mes renseignements. Je sais aussi que c’est le fils de Sir Louis Aucton.
- Exactement.
- IXE-13 s’écria :
- Louis Aucton, l’homme d’État ?...
- Oui, et c’est même à cause de lui que nous nous occupons de cette affaire.
- Ah !
- Je vais vous mettre au courant de toute l’histoire. Vous allez voir.
- Et Sir Arthur commença son récit :

*

Vous savez que je suis un homme fort occupé et qu’on peut difficilement me rejoindre.

Or, j’ai appris un jour, que Sir Louis cherchait à me voir depuis quelque temps.

Tous les jours, il se rendait au bureau du

service secret.

Voyant cela, je décidai de lui écrire un mot et fixai un rendez-vous, demandant à Sir Louis de laisser tout cela secret.

Il fut exact au rendez-vous.

Je l'avais fait venir ici.

– Asseyez-vous, Sir Louis. J'espère que vous avez tenu notre rencontre secrète ?...

– Ne craignez rien. Je n'ai dit mot à personne. Même pas à ma femme.

– Alors, Sir, il paraît que vous désirez me voir ?...

– Oui, mais vous êtes pratiquement introuvable.

– Pratiquement. De quoi s'agit-il ?

Sir Louis prit un air très grave.

– Vous savez que le nom des Aucton est respecté partout...

– En effet, Sir. Vous êtes d'une des plus vieilles et des plus honorables familles d'Angleterre.

– Eh bien, il est possible que le nom soit traîné dans la boue et même haï de mes compatriotes.

Je sursautai :

– Pourquoi ça ?

– Parce que mon fils, je le crains, est en train de commettre une des pires sottises de son existence.

– Ah !

– Je me demandais toujours pourquoi Sir Aucton venait me conter ses histoires de famille.

– Lorsqu’il était jeune, George, c’est le nom de mon fils, avait un curieux caractère. Il n’avait pas les mêmes idées que le reste de la famille.

– Au point de vue politique ?...

– À plusieurs points de vue. Mais je n’ai jamais forcé personne à accepter mes opinions et je le laissais libre d’agir... d’avoir ses idées. J’ai toujours été un partisan de l’idée libre et je suis fier que mon père ne m’ait pas forcé à partager toutes les siennes.

Il parla ainsi durant quelques secondes,

tournant toujours autour du but principal.

Enfin, il se décida :

– Voici le plus grave : Il y a quelques années, j'appris que mon fils faisait partie d'un genre d'école, comme il en existait en Angleterre, où l'on enseignait la doctrine fasciste.

– Quoi ?...

– Vous êtes surpris ?... Eh bien, je le fus autant que vous. J'ordonnai immédiatement à George de cesser ces activités et je l'envoyai dans un collège, pensionnaire.

– Et tout redevint normal ?

– Pas exactement, car les professeurs se sont plaints. George essayait de ranger ses compagnons de son côté et il parlait d'Hitler avec admiration.

– Hum... ça devenait grave.

– Peut-être, mais il n'y avait pas de guerre à ce moment-là.

– Vous avez raison, continuez.

– George revint à la maison. Je le croyais

complètement remis de ces idées fascistes. Il n'en parlait plus, sortait peu et ne voulait pas travailler. Lorsque la guerre arriva, il fut refusé par l'armée à cause de ses poumons.

– Ah, il est malade ?

– Il a fait un commencement de tuberculose, mais les médecins le disent guéri. Jusqu'à ces derniers jours, tout alla bien, mais voici que j'ai trouvé dans la cheminée, des papiers à demi-consumés.

– Des papiers ?

– Oui, je vous les ai apportés.

Il me tendit quelques bouts de papier.

Je les scrutai attentivement.

Ils ne contenaient que des chiffres, des lettres et deux ou trois mots en Allemand.

– Alors qu'en pensez-vous ?...

– Hum... enfin, je ne voudrais pas vous blesser, mais ces papiers semblent contenir des messages secrets...

– C'est exactement ce que j'ai pensé.

– Qu’avez-vous fait ?...

– Je me suis mis à surveiller mon fils. C’est-à-dire que j’interrogeai les domestiques et je le surveillai moi-même.

– Et quel fut le résultat ?

– Tout d’abord, bien qu’il ne travaille pas, George passe la plupart de ses journées et de ses soirées hors de la maison. Quand il y est, à mon insu, il fait des appels très courts et ne dit que quelques mots... toujours les mêmes ou presque, selon les domestiques.

– Ont-ils pu vous citer une de ses phrases ?...

– Non, ils ne s’en souvenaient pas.

Je réfléchis.

Selon toutes les apparences, George Aucton faisait de l’espionnage, ou du moins, travaillait pour les nazis.

Je fis part de mes idées à Sir Louis.

– C’est ce que je pense, moi aussi. Je suis persuadé que George a dû rencontrer des amis qui ont exercé une certaine influence sur lui, car au

fond, ce n'est pas un méchant petit gars.

– Je le crois facilement... c'est votre fils.

– Il n'est peut-être pas trop tard pour l'empêcher de commettre une sottise qui traînerait mon nom dans la boue et ferait de lui, un traître à la nation... mon fils, comme vous venez de me le dire.

– Alors, que voulez-vous que je fasse ?...

– Mettez un de vos hommes sur cette affaire. Qu'il essaie de l'éclaircir. Vous comprenez, je ne veux pas ébruiter cette affaire, et je suis persuadé que si quelqu'un pouvait l'éloigner de ses amis... et lui faire comprendre qu'il est en train de ruiner sa vie, George changerait de conduite... alors, puis-je compter sur vous ?

– Sir Louis... vous venez de me donner une autre preuve qu'il existe à Londres plusieurs réseaux d'espionnage. Je vais essayer de vous aider. Je vais placer des hommes près de votre fils, mais je ne puis promettre que son nom ne soit pas mêlé à cette affaire.

– Je vous comprends...

– Mais je vais m’en occuper personnellement. Vous m’êtes très sympathique et je ne voudrais pas vous désappointer.

Et il partit en me remerciant d’avance de ce que je ferais ou tenterais de faire.

*

– Voilà toute l’histoire, fit Sir Arthur.

IXE-13 demanda :

– Vous le faites suivre depuis combien de temps ?...

– Hier et aujourd’hui... comme vous voyez, je n’ai guère d’autres renseignements à vous donner.

– Et le langage chiffré ?...

– J’ai passé les bouts de papiers à des experts... ils l’ont déchiffré ; ça ne donne pas grand-chose. Mais je crois savoir de quoi s’occupe cette bande d’espions.

– Vous avez assez d’indices pour cela ?...

– Oui. Vous savez qu’à Londres, comme partout en Angleterre, il y a obscurcissements ?

– Oui, tous les soirs.

– Assez souvent, les nazis envoient des avions nous rendre visite. Malgré la surveillance, les espions réussissent toujours à placer à certains endroits des lumières pour indiquer des points stratégiques... nous avons mis la main au collet de plusieurs bandes... mais il y en a toujours des nouvelles, et les Allemands n’ont pas trop de difficulté pour atteindre leur but.

– Et ce George Aucton ferait partie d’une de ces bandes ?...

– Je le crois. Dans le langage chiffré, il y avait souvent le mot obscurcissement et des heures. Le mot allemand, toujours le même, voulait dire, « Lumière ».

Marius s’écria :

– Peuchère, ce n’est pas d’autre chose que cela.

– Il ne faut pas conclure trop vite, Marius. On ne sait jamais.

IXE-13 demanda :

– Alors, Sir, que voulez-vous que je fasse exactement ?...

– Je vais vous donner la copie des rapports. Demain, je dirai à mon homme de nuit de ne pas continuer son pistage. Comme moi, j'ai plusieurs autres chats à fouetter, je vous mets en charge de cette affaire.

– Je vous remercie de votre confiance, Sir.

– Vous la méritez. Maintenant, si vous pouvez empêcher le scandale autour de la famille des Aucton, je vous en serais infiniment reconnaissant.

– Très bien, Sir, maintenant, puis-je vous demander un service ?...

– Lequel ?...

– Pourriez-vous me procurer le dossier militaire de George Aucton.

– Hum... ce sera peut-être difficile... en avez-vous besoin... ?

– J'ai besoin de connaître l'homme. Ce me

serait très utile.

– Eh bien, demain soir, revenez vers la même heure, je l’aurai peut-être. Quand pensez-vous entrer en action ?...

– Oh, demain, Marius continuera sa surveillance... demain soir, je verrai ce que j’aurai à faire.

– Parfait.

IXE-13 se leva.

– Maintenant, il se fait tard, Sir, et je ne vous dérangerai pas plus longtemps...

– Mais vous ne me dérangez nullement, voyons.

Sir Arthur serra la main du Canadien.

– Je suis bien content que vous soyez revenu, IXE-13. En m’occupant plus d’une affaire que d’une autre, je néglige souvent quelque chose.

– Comptez sur moi, Sir. Je ferai mon possible pour régler la situation le plus tôt et pour le mieux.

Et IXE-13 sortit en compagnie de Marius.

IV

Une fois de retour à l'hôtel, IXE-13 et Marius mirent Gisèle au courant de leur entrevue.

– Alors, moi, je n'aurai rien à faire ?...

– Si, fit IXE-13.

– Quoi ?...

– Demain, par exemple, nous allons étudier, tous les deux, les rapports de Marius et de l'autre qui a suivi Aucton.

– Bien.

– Marius, lui, continuera de suivre Aucton.

– Peuchère, ce n'est guère de plaisir. Il est encore allé au cinéma hier.

– Au même théâtre ?

– Mais non, bonne mère, pas au même. Cette fois, j'y suis entré avec lui, mais j'avais vu le film... j'ai dormi une partie du temps.

IXE-13 l'écoutait attentivement.

– Et hier aussi, il est allé au théâtre, dis-tu ?

– Oui.

– Curieux. Un homme qui aime le cinéma pour y aller tous les jours... enfin... remettons tout cela à demain.

Ils se couchèrent à bonne heure pour travailler plus arduement le lendemain.

Marius, partit pour continuer son pistage.

Après avoir pris un bon déjeuner, IXE-13 et Gisèle se retirèrent dans la chambre de l'espion.

– Il nous manque le rapport d'hier soir, fit IXE-13. Sir Arthur nous le remettra sans doute ce soir.

Ils se mirent à étudier les rapports.

Gisèle regarda ceux de Marius et IXE-13 prit celui de l'autre espion.

– Ah bien, ça, par exemple. Sais-tu ce que notre homme a fait avant-hier soir, Jean ? Eh bien, il est encore allé au théâtre. Il a passé la soirée au cinéma, est allé manger un sandwich

vers onze heures, puis est entré chez lui, c'est tout.

– À quel restaurant ? demanda Gisèle.

IXE-13 regarda le rapport :

– Au Café Bourgeois.

– Eh bien, c'est là qu'il dîne et qu'il soupe. Ce serait peut-être commode de prendre cela en note.

Lorsque Marius arriva vers six heures, il déclara :

– C'est toujours la même chose. Pour le moment, Aucton est au café. Il n'en sortira que vers huit heures et...

– Cet après-midi, il est allé au cinéma.

– Mais comment le savez-vous, patron ?

– Aucton est un homme qui fait toujours la même chose.

– Peuchère, pourquoi dois-je le surveiller, est-ce si important ?

– Mais oui, surtout le jour où il changera ses habitudes.

– Alors, ce soir ?

– Ce soir, personne ne le surveillera. Nous le retrouverons bien quand ce sera nécessaire.

IXE-13 se prépara à sortir.

– Pour l’instant, je vais trouver Sir Arthur, j’espère qu’il aura eu ce que je désire.

Il partit en direction de la demeure du chef des espions.

La servante vint ouvrir et fit passer IXE-13 dans le petit salon.

Bientôt, Sir Arthur vint le rejoindre.

– Ah, c’est vous !

– Oui, Sir, je viens au sujet de ce que vous m’avez demandé.

– Eh bien, je vous ai obtenu tout le dossier, IXE-13, mais ça n’a pas été facile.

Il alla dans la bibliothèque et sortit une chemise contenant plusieurs feuilles.

– Vous avez là-dessus tous les examens médicaux, mentaux et les tests que l’on a fait passer à Aucton. De plus, vous avez les

remarques personnelles des médecins, puis les raisons pour lesquelles on l'a refusé dans l'armée.

IXE-13 prit le paquet.

– Merci, Sir, je crois que ce me sera très utile.

L'espion sortit, sauta dans un taxi et se fit ramener à l'hôtel.

Il avait hâte de voir le dossier.

Il connaîtrait Aucton à fond et saurait sans doute de quel côté attaquer.

Gisèle, Marius et lui passèrent la soirée à étudier les dossiers. Ils prenaient des notes sur les choses les plus importantes.

IXE-13 connaissait enfin son homme :

« Intelligence moyenne. Très influençable, mais pourtant capable d'avoir du caractère dans des moments critiques. Un peu porté au fascisme, mais semble quand même aimer son pays et souhaite la victoire des siens.

« C'était le principal au point de vue intelligence, mais au point de vue médical ?

« La vue est assez faible. Il devrait porter des

verres. Un commencement de tuberculose, bien soigné et guéri complètement. Le cœur malade. Porté à pleurer. Sang très pauvre, complètement intoxiqué.

« PRINCIPALE RAISON DU REFUS : GEORGE AUCTION ÉTAIT UN HABITUÉ DE LA DROGUE. »

C'est surtout cette partie du rapport qui attira l'attention d'IXE-13.

Auction prenait de la drogue et c'était là la raison pour laquelle l'armée l'avait refusé.

– Je crois que je comprends tout maintenant. Comme Sir Arthur nous le disait, Marius, Auction n'est pas un méchant type au fond. Tous ses défauts viennent du fait qu'il prend de la drogue.

– C'est vrai, fit Gisèle. Influenable... pas beaucoup de caractère... et ses maladies : le cœur... les yeux.

– Puisqu'il avait des amis fascistes qui devaient connaître ce penchant, ils ont dû s'en servir pour arriver à leurs fins.

– Bonne mère, fit Marius, vous voulez dire que si Auction travaille comme espion, c'est tout

simplement parce que les nazis lui fournissent la drogue qu'il désire ?

– Je le crois.

IXE-13 avait son idée.

– Tout n'est pas perdu. Je crois que nous pouvons encore le sauver. Je vais vous conter mon idée...

*

Le lendemain, Marius était à son poste.

Lorsque George Aucton sortit de chez lui, il se mit à le suivre, de très loin.

Il alla faire quelques commissions dans un couple de grands magasins, entra au café Bourgeois, dîna puis en ressortit pour entrer dans un théâtre.

Aussitôt, Marius informa IXE-13 par téléphone.

– Vas-y, Gisèle, dit IXE-13, je te rencontre au café Bourgeois ce soir, vers six heures. Si je juge

à propos de te parler, ne t'inquiète pas, je saurai m'arranger.

Gisèle s'habilla et partit.

Quelques minutes plus tard, elle achetait un billet et entra au théâtre Victor.

Il n'y avait pas grand monde au cinéma et elle reconnut bien vite Marius assis au milieu de la salle.

Il était entendu que la personne qui se trouvait juste devant lui n'était nulle autre que George Aucton.

Gisèle s'assit dans un des derniers bancs et attendit.

Au milieu du film, Aucton se leva et se dirigea vers la salle réservée aux hommes.

Aussitôt qu'il fut disparu dans l'escalier, Gisèle s'avança et alla s'asseoir au fauteuil voisin de celui de l'Anglais.

Aucton avait laissé son chapeau sur son fauteuil.

Il revint au bout de quelques secondes et fut

surpris d'apercevoir une jeune fille là où tout à l'heure il n'y avait personne.

Il s'assit et continua à regarder le film.

C'était une comédie et Gisèle semblait fort s'amuser.

De temps à autre, Aucton jetait un coup d'œil à sa voisine.

Gisèle était fort jolie et l'Anglais devait bien le remarquer.

Une fois, leurs regards se croisèrent et Aucton sourit.

Gisèle détourna la tête, gênée.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis Aucton glissa en anglais :

– Un bon film, n'est-ce pas ?

Gisèle le regarda et lui répondit en français :

– Pardon, je n'ai pas compris.

Aucton la regarda, surpris.

Gisèle avait vu, sur ses papiers de l'armée, qu'il parlait très bien le français.

– Oh, vous ne parlez pas l’anglais, dit-il avec un petit accent.

– Et vous, vous parlez le français... comme c’est gentil...

Mais vivement, elle se recula, comme quelqu’un qui a un peu peur.

Aucton sourit du coin des lèvres.

Il attendit patiemment, quelques minutes.

Son bras touchait celui de Gisèle.

Lentement, Aucton laissa glisser sa main, jusqu’à ce qu’elle rencontre les doigts de Gisèle.

La jeune fille tressaillit et essaya de reculer, mais déjà Aucton lui avait pris la main et la retenait solidement.

– Monsieur !

– Voyons, mademoiselle, ne vous fâchez pas... je ne vous veux aucun mal.

– Je vous prierais de me laisser et de ne pas me prendre pour ce que je ne suis pas.

Aucton était patient et il aimait ce petit jeu.

Il laissa la main de Gisèle, mais remarqua fort bien que la jeune fille ne s'éloignait pas trop.

Si elle avait voulu se débarrasser de lui, Gisèle n'avait qu'à changer de place.

Mais elle ne bougea pas.

De temps à autre, Aucton frôlait ses doigts avec sa main.

Puis, il reprit la main de Gisèle dans la sienne et, cette fois, elle ne tenta pas de se dégager.

– Vous êtes française ou canadienne ? demanda-t-il à voix basse.

– C'est le film que je suis venue voir... Je suis française. Et vous ?

– Anglais.

– Vous parlez bien le français.

– Je l'ai appris au collège.

Enfin, Gisèle déclara :

– J'ai vu cette partie du film... il faut que je m'en aille...

– Permettez-moi de vous accompagner.

– Mais monsieur, je ne vous connais même pas.

– Je me présenterai.

Gisèle se leva sans répondre.

Aucton l’aida à passer son manteau.

Marius, assis derrière eux, poussa un clin d’œil à la petite :

– Bonne mère, elle sait le tour de travailler, elle.

Gisèle et Aucton sortirent du théâtre.

Gisèle lui tendit la main :

– Au revoir.

– Déjà, oh non... je vous invite à prendre quelque chose... surtout depuis que je vous vois mieux... vous êtes très jolie...

– Je refuse, monsieur.

Et décidée, elle s’éloigna de quelques pas.

Mais elle se ravisa et retourna vers Aucton :

– Avant de partir, je vais vous demander un renseignement. On m’a dit qu’au café Bourgeois

on parlait le français, savez-vous où se trouve ce café ? C'est là que je veux aller manger.

Aucton éclata de rire.

– Pourquoi riez-vous ?

– Décidément, nous sommes faits pour nous rencontrer. Je mange tous les jours au café Bourgeois.

– Je ne vous crois pas... vous dites cela...

– Très bien, accompagnez-moi et vous verrez bien. Tout d'abord, je me présente. George Aucton, fils de Sir Louis Aucton, l'un des hommes les mieux estimés en Angleterre. Alors, vous comprenez qu'avec un nom comme celui-là, il faut que je sois honnête.

Gisèle sourit.

– Je vais prendre une chance.

– Bravo. Et vous, comment vous appelez-vous ?

– Denise est mon petit nom.

– Eh bien, Denise, nous allons manger au café Bourgeois. Vous verrez que je ne suis pas

menteur.

Et tous les deux, main dans la main, comme deux enfants, se dirigèrent vers le café.

V

Aucton n'avait pas menti.

Tous les garçons le connaissaient.

– Tiens, vous êtes bien gai ce soir, monsieur George...

– Vous voyez, j'ai fait une conquête.

– Mes félicitations... vous avez du goût.

– Et une Française... alors, vous pouvez parler français.

L'homme parlait fort bien le français.

Il prit la commande, et s'éloigna.

– Qu'est-ce que vous faites ici, en Angleterre ?...

– Rien, je suis arrivée hier.

Et pendant qu'ils mangeaient, Gisèle parla.

– On m'a envoyée ici... d'ailleurs, je n'avais

plus rien qui me retenait là-bas.

– Vous êtes orpheline ?

– Oui. Mais pas depuis longtemps... depuis deux mois.

– Deux mois ?

– Oui, j’avais une mère et une sœur plus jeune. Papa est mort à la guerre.

– Et votre sœur ?... Et votre mère ?...

– Mortes. Un jour, maman avait caché un compatriote blessé. Les Allemands l’ont su. Lorsqu’ils sont arrivés à la maison, l’homme était déjà mort. Moi, j’ai réussi à me sauver...

– Et les deux autres ?...

– Maman fut tuée d’une balle en plein front. Quant à ma sœur, elle mourut après avoir subi les pires outrages et avoir été battue à mort.

– Et ce sont les Allemands qui ont fait cela ?

– Oui. Ils font cela partout. Si jamais un jour, ils viennent en Angleterre, vous verrez ce qu’ils feront de vos femmes, de vos enfants... de vos vieillards...

Aucton réfléchissait.

Gisèle continua :

– Quand je pense qu’il y a de mes compatriotes qui travaillent pour eux... qui pour quelques dollars, ont vendu leur patrie... il n’y a pas de mots que je ne connaisse pour leur crier leur lâcheté...

Pendant qu’elle parlait, un homme était entré.

Il était venu s’asseoir à la table voisine.

Gisèle l’avait reconnu, c’était IXE-13.

Soudain, il se leva.

Il s’approcha de la table où se trouvaient Gisèle et Aucton.

– Excusez-moi. J’entendais parler français... alors, comme je suis Français moi-même...

– Tiens, un compatriote, s’écria Gisèle.

– Oui, ma petite. Vous permettez que je m’assois à votre table ?

– Mais certainement... vous n’y voyez pas objection, monsieur Aucton ?

– Mais non, du tout.

IXE-13 s’assit.

– Je vous entendais parler de guerre... vous venez d’arriver de France ?

– Oui, et vous ?

– Moi, je sors de l’hôpital. Je vais m’engager dans la police secrète. Je veux travailler à découvrir des espions... j’aimerais beaucoup ce travail-là... Dans l’armée, on m’a refusé. Je me suis battu en France, mais j’ai été blessé... j’avais un vilain défaut. Depuis dix ans, je faisais usage de drogue.

– Depuis dix ans ? dit Aucton

– Oui. J’ai même failli vendre des papiers aux Allemands pour de la drogue... quand je pense. J’aurais dû suivre ce traitement avant...

– Un... un traitement.

– Mais oui, j’ai été blessé, on m’a envoyé ici, dans un hôpital... ça a été long, mais on m’a guéri complètement... maintenant, la drogue, je puis m’en passer.

– Et dire que vous avez failli vendre votre pays pour un peu de drogue... répéta Gisèle.

– Oui. Mais je ne savais pas ce que je faisais. Je ne regrette rien aujourd’hui. Quand je pense que j’aurais travaillé pour ces brutes... vous savez, malgré tout, j’ai été chanceux. On m’a emmené dans un camp de concentration... mais je m’en suis tiré avec cinquante coups de fouet... on m’avait arraché les ongles des doigts et des pieds... mais ça, ça repousse.

Et IXE-13 riait.

Aucton, lui, ne riait pas :

– Les nazis vous ont fait cela ?

– J’ai été chanceux... quand je pense que mon frère est encore là... mais il est mieux, je crois, de ne pas en sortir... on lui a crevé les yeux... on lui a arraché la langue et percé le tympan de l’oreille.

– Vous voyez, que vous disais-je ! fit Gisèle.

– Monsieur ne vous croit pas ? fit IXE-13. Hum... si vous n’étiez pas en train de manger, je vous en raconterais bien d’autres. Ça, ce n’est que de petits supplices... mais il y a les gros...

nous n'en parlerons pas. Vous en rêveriez.

– Alors, vous voulez vous faire espion ?
demanda Gisèle.

– Oui, je veux continuer à être utile à mon pays. Il faut un peu d'instruction, j'en ai. Comme j'aimerais pouvoir mettre la main au collet de quelques espions... pour leur remettre un peu ce que les leurs m'ont fait endurer...

– Si vous faisiez cela ici, on vous arrêterait pour cruauté.

Aucton regarda l'heure.

– Il faut que je parte.

– Vous nous laissez seuls ?

– Il faut, j'ai quelqu'un à rencontrer.

IXE-13 le regarda curieusement :

– Monsieur a un air bizarre... je ne serais pas surpris que ce serait un espion... du bon côté naturellement... un homme si bien élevé ne serait pas un lâche... pour moi, si vous vouliez, vous pourriez m'aider à entrer dans le service secret.

– Non, non, je ne puis rien faire... bonsoir.

– Vous reviendrez ici... je pourrai vous revoir, M. Aucton ? demanda Gisèle.

– Mais... mais certainement... je mange ici tous les jours.

Il sortit.

IXE-13 et Gisèle finirent le repas en silence.

Ils se demandaient tous les deux si leur conversation avait porté.

À neuf heures, ils entraient à l'hôtel.

Marius les attendait.

IXE-13 s'écria :

– Comment, tu es ici ?

– Mais oui, peuchère, je vous attends depuis un quart d'heure.

– Pourquoi as-tu laissé la piste d'Aucton ?

– Eh bien, en sortant du restaurant, Aucton s'est dirigé, savez-vous vers où ? Vers un théâtre. Il est passé devant le théâtre sans acheter son billet... il est revenu sur ses pas... a acheté son billet, mais n'est pas entré tout de suite. Il s'est promené de long en large... il semblait soucieux.

Cinq minutes se sont passées ainsi. Il ne se décidait pas à entrer. Soudain, d'un geste rageur, il déchira son billet en petits morceaux et partit. Cinq minutes plus tard, il entra chez lui. Voilà.

– Bravo ! s'écria Gisèle.

– Nous avons réussi...

– Pour une fois, bonne mère, vous lui avez mis du plomb dans la tête.

– Oui, dit IXE-13, mais il ne faut pas qu'il s'en aille... le sujet est bon... il faut continuer. Demain, il aura peut-être oublié ses bonnes résolutions.

– Je le rencontrerai à l'heure du dîner, fit Gisèle.

– Oh, je serai là, moi aussi. Nous ne sommes pas trop de deux.

– Et moi, je continue à le surveiller, bonne mère. Nous allons le ramener dans le bon chemin, ce petit drôle.

VI

À midi et dix, Aucton entra au restaurant.

Il aperçut Gisèle à la même table qu'IXE-13.

Il hésita quelques secondes, puis alla les rejoindre.

Ce furent les simples salutations, puis on mangea.

Aucton demanda à IXE-13 :

– Vous êtes allé au service secret ?

– Oui. Je dois y retourner pour passer des examens, cet après-midi.

Gisèle se tourna vers Aucton :

– Pourquoi n'êtes-vous pas dans l'armée ?

– Je te l'ai dit, hier, c'est un espion.

Aucton sourit.

– Non, je suis malade, tout simplement...

grandement malade.

– Ça ne paraît pas.

IXE-13 se leva.

Il voyait qu’Aucton commençait à s’ouvrir.

Rien ne valait mieux que le cœur d’une femme pour s’épancher.

– Il faut que je parte tout de suite... je ne dois pas arriver en retard pour les examens...

– Je vais vous revoir ce soir ? demanda Aucton. Il se peut que j’aie besoin de vous parler.

– Alors, à ce soir.

IXE-13 sortit.

Gisèle reprit aussitôt :

– Vous êtes malade ?... Où ?... Qu’est-ce que vous avez ? Vous semblez triste... j’ai remarqué cela hier ; racontez-moi ce que vous avez. Je pourrai peut-être vous aider... Vous avez quelque chose ?

Il ne répondit pas.

– Ça se voit, voyons... moi, je ne demande

qu'à être votre amie... je suis seule au monde... je rencontre bien des compatriotes, comme celui qui vient de sortir... mais c'est tout. Alors, George ?

Elle lui prit la main :

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? De quoi souffrez-vous ?

Aucton se redressa.

– Mademoiselle Denise, vous croyez que je suis un gentilhomme ?

– Mais oui.

– Alors, pourriez-vous me conduire à votre chambre d'hôtel. Là, je parlerai... je vous conterai tout.

– Mais...

– Il faut que je sois seul à seul avec vous... Refusez-vous de m'aider ?

– Non, très bien, accompagnez-moi.

Ils sortirent et se dirigèrent vers l'hôtel Lamden.

Ça ne pouvait pas mieux tomber.

L'hôtel était loin d'être le plus grand de la capitale.

Gisèle fit monter le fils du Lord dans sa chambre.

– Et maintenant... qu'est-ce qu'il y a ?

Aucton se promena de long en large.

Soudain, il s'arrêta devant Gisèle :

– Je suis pris dans une affaire et je ne pourrai pas en sortir.

– On sort de tout quand on veut.

Il s'écrasa sur une chaise.

– Je suis un misérable !

Il se cacha la tête entre ses deux mains.

Gisèle aperçut deux grosses larmes qui coulaient entre ses doigts.

– Allons, vous êtes un homme.... il ne faut pas pleurer comme cela.

– Un homme ?... Non, je ne suis plus un homme... je ne suis qu'une bête à qui on fait faire ce qu'on veut... je suis comme était le Français...

je ne puis plus me passer de drogue...

Gisèle se releva :

– Oh, je comprends.

– Vous voyez, vous vous reculez déjà de moi.

– Mais non, mon ami s’est soigné, il est revenu normal, vous pouvez fort bien faire la même chose... Vous guérirez.

– Inutile, l’irréparable est fait. Je ne savais pas... je ne savais pas tout ce que vous m’avez dit hier... vous m’avez ouvert les yeux.

Gisèle avait reculé :

– Vous ne voulez pas dire que vous êtes traître à votre pays ?

– Oui... exactement, j’ai travaillé pour les nazis.

Gisèle ragea :

– Je devrais vous faire arrêter... vous faire envoyer dans un camp de concentration... misérable... je vous méprise maintenant.

– À quoi bon vouloir me soigner, vous le voyez bien.

– Alors, pour la drogue, vous avez vendu votre pays ?

– Oh, j’ai simplement aidé à transmettre des messages. Dans les théâtres... j’allais à la salle des hommes. À un endroit convenu, je déposais un papier et j’y trouvais une boîte.

– Avec de la drogue ?

– Oui, et des informations... je faisais cela deux fois par jour.

– Pour de la drogue... vendre votre père... votre mère, vos parents... vos amis...

– Je sais... aussi ma situation est désespérée... je suis un vaurien... un lâche... et j’ai décidé d’en finir. Mais avant, je voulais conter à quelqu’un, qu’au fond, il me restait quelque chose... quelque chose dans le cœur... j’aime mon pays et je regrette ce que j’ai fait... vous pourrez répéter ces paroles à papa.

– Mais, vous allez faire la plus grande bêtise...

– Me tuer ?... pourquoi pas ?... Qu’est-ce que je puis faire maintenant ?

– Je ne vous blâme pas de vouloir mourir...

mais puisque vous voulez mourir, pourquoi ne pas donner votre vie pour quelque chose de serviable ? Pourquoi ne pas vous racheter avant de mourir ?... Vous connaissez ces espions nazis... vous pourriez les faire arrêter... les dénoncer... dénoncer le système...

– Jamais !

– Vous ne voulez pas trahir des Allemands, mais vous trahissez l'Angleterre.

Aucton garda le silence.

– Écoutez, je vais faire quelque chose... le type de tout à l'heure... au restaurant... il n'a pas froid aux yeux... avec vous et moi... à nous trois, nous pourrons peut-être prendre tous ces espions au piège... non seulement, vous vous rachèterez, mais vous redeviendrez un héros... ce serait une douce vengeance.

Aucton ne disait rien.

– Ces types-là ont profité de votre faiblesse... et vous voulez les laisser impunis... Punissez-les vous-même, nous allons vous y aider.

Aucton se releva brusquement.

– Eh bien... oui, je vais me racheter... et malheur à tous ceux qui ont fait de moi ce que je suis aujourd’hui... ils vont payer, et joliment. George Aucton va racheter son passé.

*

Aucton attendait Gisèle dans le lobby.

Pendant ce temps, la Française faisait un appel.

– Allô ? Jean ?

– Ah, c’est toi, Gisèle ?

– Oui. Ça y est, nous avons réussi complètement. Il veut se racheter...’alors ce soir, tu peux emmener Marius... nous serons au café.

Gisèle raccrocha, se remit un peu de poudre sur le bout du nez et alla rejoindre Aucton.

Il n’était que quatre heures.

– Puisque je veux me racheter... puisque je veux pincer les espions... il ne faut pas qu’ils sachent... Je vais aller au théâtre, chercher le

message... et la petite boîte.

– Très bien.

Gisèle l'accompagna.

Ils restèrent dans le cinéma jusqu'à cinq heures et trente.

Puis, lorsqu'ils sortirent, ce fut pour se diriger vers le café Bourgeois.

IXE-13 n'y était pas.

Aucton sortit un papier de la petite boîte.

– Voyez-vous, il y a un numéro de téléphone, là-dessus. J'appelle. Je dis que j'ai reçu le message et l'homme me donne une phrase et le nom d'un théâtre où je devrais aller ce soir.

– Et c'est vous ce soir qui placez le message ?

– Oui et quelqu'un va le chercher... c'est toujours comme ça.

– Et vous ne connaissez personne de la bande ?

– Un seul. Celui qui m'a proposé d'y entrer. Je ne l'ai vu qu'une seule fois... je ne lui parle jamais. Il s'appelle Bob Fisher, mais il est de

descendance allemande.

La porte du café s'ouvrit et IXE-13 entra en compagnie de Marius.

Il alla trouver Gisèle et Aucton.

– Je vous emmène un autre compatriote... un bon Marseillais... je l'ai rencontré cet après-midi. Il passait les examens, lui aussi.

– Bonne mère, je crois avoir bloqué... je ne suis pas très fort dans ces affaires-là... je suis plus fort des poings.

– Eh bien, nous allons avoir besoin de vous. Nous allons tous manger et puis je vous amène à ma chambre, dit Gisèle, nous allons vous conter quelque chose et vous allez nous aider.

Et vers sept heures, ils étaient tous dans la chambre de Gisèle.

Cette dernière les mit au courant des faits.

– Eh bien, monsieur Aucton, dit IXE-13, nous allons vous aider... vous allez le racheter, votre passé, vous verrez... votre père n'aura pas honte de vous.

VII

L'homme décrocha le récepteur :

– Allô ?

– Allo, Bob Fisher, c'est George Aucton qui parle.

– Tiens, ce cher George, comment vas-tu ?

– Ça va mal.

– Ah, comment cela ?

– Tu m'as fait entrer dans une combine... et j'en ai assez...

– Tiens, tiens, tu oublies, mon garçon, que tu y es entré de ta pleine volonté... si ça ne te plaît plus... eh bien, tu n'as qu'à en sortir.

– C'est ce que je vais faire. Mais, comme tu es mon ami, du moins, tu l'étais, je veux te donner la chance de te sauver.

– Me sauver ?

– Oui, ce soir, j’écris une lettre à un de mes amis... un homme influent et je lui déclare toute l’affaire... je te nomme, tu entends... ensuite, tu n’entendras plus jamais parler de moi. C’est tout ce que j’ai à te dire. Salut !

Et la communication fut coupée.

Fisher était pâle de rage.

Il décrocha l’appareil après avoir cherché un numéro dans un calepin.

– Il ne l’emportera pas en paradis.

Il signala un numéro.

Puis, il prononça quelques phrases en Allemand.

– Allô ?... ici Fisher... il faut que vous trouviez Aucton... il veut nous trahir... je veux que vous l’emmenez... à l’endroit habituel... oui, nous le tuerons... mais auparavant, il va payer... emmenez-le vivant... vous entendez... vivant... faites votre possible... Heil Hitler.

Il raccrocha.

– Tu ne l’emporteras pas en paradis, mon petit

George, répéta-t-il

*

Aucton ne s'était pas rendu au cinéma.

Il était retourné au café Bourgeois et, assis, seul, à une table, il buvait.

C'est de là qu'il avait appelé Fisher.

Il savait aussi fort bien que Fisher le ferait rechercher soit chez lui, soit au théâtre, soit au café.

Vers dix heures, la porte de l'établissement s'ouvrit.

Depuis environ neuf heures, Aucton se sentait surveillé.

Il avait un peu peur qu'on l'assassine dans le dos, mais il prenait une chance.

Cette fois, deux hommes, le chapeau rabattu, entrèrent dans le café.

Ils se dirigèrent vers le comptoir et l'un d'eux

montra une carte au garçon.

– Vous avez un client du nom de George Aucton. Où est-il ?

Le garçon montra la table.

– Il est là...

Les deux hommes se dirigèrent vers la table.

Celui qui avait le portefeuille mit la carte sous le nez d'Aucton.

– Service Secret... allons, suivez-nous sans résistance, George Aucton.

George se leva et sortit avec les deux hommes.

Pendant que ces derniers parlaient, deux autres personnes s'étaient glissées hors du café.

C'étaient Gisèle et IXE-13.

Une voiture était stationnée tout près.

Marius était au volant.

– Bonne mère... le patron s'en vient, s'écria-t-il en voyant IXE-13 et Gisèle sortir.

Ils se dirigèrent vers la voiture.

– Marius, tu as vu une voiture avec deux

hommes ?

– Oui, elle est là... ils sont quatre en tout... deux autres sont dans la voiture.

– Suis-les.

Bien.

Aucton sortit à son tour, encadré des deux hommes.

– Mais c'est lui !

– Oui. Alors, fais semblant de rien.

– Bien.

Les deux voitures démarrèrent.

*

– Où m'emmenez-vous ?

L'un des hommes éclata de rire :

– Tu nous as pris vraiment pour la police secrète...

Aucton se mit à trembler.

- Qui êtes-vous ?... que me voulez-vous ?
- Ton ami Bob Fisher va t’expliquer cela.
- Bob Fisher !
- Mais oui... c’est lui qui nous envoie.

Aucton jouait bien son rôle.

Il essaya de se démener, mais l’un des espions lui donna un coup de poing en pleine figure et il s’écrasa dans le fond de la voiture.

Un quart d’heure plus tard, l’automobile s’arrêtait dans une petite route, hors de Londres.

L’un des hommes descendit.

Il alla ouvrir une porte et la voiture entra dans un garage.

– Allons, sors...

George obéit.

Ils montèrent un escalier et arrivèrent au premier.

L’un des hommes ouvrit une porte et poussa Aucton à l’intérieur.

Fisher était là... assis derrière un bureau.

– Bonsoir, mon cher George.

Aucton se redressa :

– Que signifie cette comédie ?

– Comment, tu me demandes cela après le coup de téléphone que tu m’as fait ?

Aucton essaya de rire :

– Voyons, je voulais plaisanter...

– Je le sais... aussi, nous allons plaisanter tous les deux.

Aucton avait vraiment peur.

Il connaissait la cruauté des nazis.

S’il fallait que ses amis n’arrivent pas à temps !

– Alors, mon cher George, tu voulais nous trahir avant de te suicider...

– Ne me dis pas que tu as cru cela... moi, encore jeune, je voudrais me suicider... c’est complètement ridicule.

– Complètement... tu es mieux de te faire assassiner... tu ne crois pas ?

– Bob, tu es fou...

– Mais avant de te tuer... nous voulons te faire souffrir... oh pas beaucoup... un petit peu seulement... pour te prouver que nous sommes toujours là... qu'on ne tente pas de nous vendre aussi facilement.

Deux hommes s'approchèrent et prirent Aucton chacun par un bras.

– Laissez-moi...

Fischer ordonna :

– Déchaussez-le et attachez-le... là.

On lui enleva ses bottines et ses bas et on le ficela solidement sur une chaise.

Pendant ce temps-là, Fisher avait allumé un gros cigare.

– Mon cher George... je ne sais pas si tu as déjà remarqué qu'un cigare, ça brûle... surtout quand il est bien rouge... comme celui-ci, par exemple.

Il approcha le cigare des pieds d'Aucton et posa le feu sous la plante de son pied droit.

Le jeune homme poussa un cri de douleur.

– Ça ne fait pas trop de bien... alors, pour que ça te fasse moins mal... je vais te brûler l'autre...

Les trois autres hommes qui étaient avec Fisher riaient à gorge déployée.

Le quatrième, lui, était en faction et surveillait la maison.

– Nous ne faisons que rendre justice, dit Fisher... tu as trahi ton pays... tu mérites quelques punitions.

Il posa de nouveau son cigare sur le malheureux, mais cette fois, sur la joue.

– Une petite cicatrice... marqué pour la vie... comme un porc qu'on amène à l'abattoir.

Jamais les espions nazis n'avaient eu autant de plaisir.

*

La voiture de Marius avait suivi celle des espions.

Une fois hors de Londres, le Marseillais avait roulé tous phares éteints.

– Ils arrêtent.

Marius fit stopper sa voiture, lui aussi.

– Regardez, patron... ils entrent dans un garage.

– Descendons et approchons-nous de la maison.

Ils sortirent de voiture et lentement, s'approchèrent de la demeure de Fisher.

– Est-ce que nous allons nous séparer ?

– Oui. Je vais essayer de passer par l'arrière... toi, Marius, et toi, Gisèle... essayez par l'avant.

– Bien, patron.

Les deux Français firent le tour.

IXE-13 examina la porte du garage.

– Hum... c'est assez facile d'entrer par ici...

IXE-13 mit la main dans sa poche et sortit un tournevis.

Il n'y avait que deux petites pentures à la porte

du milieu.

Deux vis à chaque penture.

En un rien de temps, il enleva les vis et poussa la porte.

Elle s'ouvrit.

IXE-13 se glissa dans le garage, revolver au poing.

Il aperçut l'escalier menant au premier étage.

– Ils sont sans doute montés par là.

Mais avant de s'engager dans l'escalier, notre héros dégonfla l'un des pneus de la voiture.

– Comme cela, je suis sûr qu'ils ne pourront pas fuir.

Il s'engagea dans l'escalier.

Soudain, la porte du haut s'ouvrit.

Une ombre apparut :

– Qui va là ?

IXE-13 n'eut pas le temps de répondre, il était trop tard.

Il ne restait plus qu'une chose à faire et il tira.

Il se recula vivement pour laisser tomber le corps de l'homme qui roula au pas de l'escalier.

En vitesse, IXE-13 grimpa les marches, sortit dans le corridor, ouvrit la première porte à droite et se cacha dans la pièce.

La bataille venait de commencer.

*

Fisher venait de brûler la joue de George.

Soudain, le coup de feu retentit.

– Qu'est-ce que c'est que cela ?

– Un coup de feu !

– Ça y est, boss, nous sommes pris... le salaud nous avait déjà vendus,

– Eh bien, nous allons nous défendre jusqu'à la mort... mais toi... tu vas payer.

Fisher sortit un revolver de sa poche.

Il se planta devant Aucton et lui tira trois balles en pleine figure.

– C’est ainsi qu’on punit les traîtres.

Les trois autres tremblaient.

– Allons, sortez vos armes... et attendons ici... nous allons voir ce que nous allons voir...

– Pourquoi ne pas essayer de fuir ?

– Fuir ?... voyons... ce serait ridicule... la maison doit être cernée... non, nous sommes pris... mais nous en emmènerons quelques-uns avec nous.

*

Gisèle et Marius avaient tenté inutilement d’entrer par en avant.

C’était impossible.

Il aurait fallu briser une vitre.

– Peuchère, ça ferait bien trop de bruit.

Soudain, le coup de feu résonna :

Jean !... on l’a tiré... Marius, il faut faire quelque chose...

Bonne mère... quoi ?

– Allons par en arrière... par où Jean est entré...

– C'est une idée...

Mais à ce moment précis, deux autres coups de feu résonnèrent.

– Et cette fois, ça vient d'en haut, cria Gisèle.

– Mais oui... regarde... la fenêtre illuminée...

– Eh bien, ça prouve que le patron n'est pas encore mort... vite, Marius... viens.

– Vas-y, moi je reste ici.

– Pourquoi ?

– J'ai mon idée... vite, vas-y.

Gisèle courut vers l'arrière.

Elle aperçut la petite porte entrouverte et entra dans le garage.

Quelques secondes plus tard, elle touchait un cadavre du pied.

– Mon Dieu !

Gisèle fit craquer une allumette et fut

immédiatement rassurée.

Ce n'était pas IXE-13.

Alors, sans hésiter, l'espionne T-4 s'engagea dans l'escalier, revolver au poing.

Pendant ce temps, Marius ne restait pas inactif.

Le Marseillais avait eu une idée géniale.

Un arbre se trouvait à quelques pieds de la fenêtre d'où il avait entendu des coups de feu.

Agile comme un chat, Marius sauta, s'agrippa à la branche la plus basse et se mit à grimper.

Bientôt, il fut à la hauteur de la fenêtre.

Il eut juste le temps d'y jeter un coup d'œil et d'apercevoir des ombres.

– Il n'y a certainement pas de bataille là.

La lumière s'éteignit.

Marius sortit son revolver et tira.

Six coups.

La vitre avait volé en éclats dès la première balle.

Le Marseillais rechargea son revolver et tira à nouveau.

La balle entra dans la chambre.

– Bonne mère, les gens qui sont là doivent avoir la peur de leur vie.

*

La première balle tirée par Marius frôla les oreilles de Fisher.

Les quatre espions nazis se jetèrent à plat ventre.

– Nous ne pouvons pas rester ici...

– Ils vont nous tuer...

Fisher ordonna :

– Rampez jusqu'à la porte, sortez les premiers, revolver au poing.

Il voulait se faire un rempart de ses hommes.

Enfin, l'un d'eux ouvrit la porte et les quatre foncèrent dans le corridor.

Aussitôt, une porte voisine s'entrouvrit et deux coups de feu résonnèrent.

C'était IXE-13 qui venait de tirer.

Deux des espions tombèrent.

Mais Fisher et son dernier homme avaient avancé de quelques pas.

Le boss avait une idée, il voulait gagner la porte du garage.

– Peut-être que par là, je pourrai fuir, la voiture est en bas...

Il tira en direction de la porte, mais elle s'était refermée vivement.

Elle s'ouvrit une seconde plus tard, un autre coup de feu résonna.

L'autre ami de Fisher, blessé, à la jambe, tomba.

– Boss, traînez-moi.

– Reste là.

Fisher était rendu à la porte du garage.

– Sauvé.

Il l'ouvrit toute grande et vint pour descendre l'escalier.

Ce fut tout.

Gisèle le tira à bout portant.

Elle était au haut de l'escalier et le chef des espions était à peine à trois pieds en avant d'elle.

IXE-13 sortit de sa cachette,

Gisèle venait d'ouvrir la porte et d'enjamber le corps de Fisher.

– C'est fini, dit Gisèle.

Mais à ce moment, d'autres coups de feu résonnèrent de la chambre d'où venaient de sortir Fisher et ses hommes.

– Il y a encore quelqu'un là...

Mais IXE-13 déclara :

– Mais non, on tire du dehors, regarde, les balles viennent de s'écraser dans le mur.

– Ce doit être Marius.

– Marius ?

– Mais oui, il est resté au dehors, il avait une

idée.

IXE-13 ouvrit une porte de chambre et courut à une fenêtre.

Après l'avoir entrouverte, il cria :

- Marius, c'est fini, nous avons gagné.
- Peuchère, je commençais à être fatigué.
- Où es-tu ?
- Dans l'arbre !

Quelques minutes plus tard, ils découvraient le cadavre d'Aucton.

- Ils l'ont tué...
- C'est peut-être mieux ainsi, dit IXE-13.
- En tout cas, bonne mère, il a racheté son passé et son père n'aura pas à rougir de lui.

En effet, le traître s'était racheté.

Le lendemain, les journaux annonçaient la nouvelle.

Le portrait de George Aucton paraissait dans tous les journaux.

Il prenait une véritable figure de héros.

Grâce à lui et à trois inconnus, on avait réussi à capturer une bande d'espions très dangereux.

IXE-13 a accompli sa mission avec succès.

Où le retrouvera-t-on ?

Sir Arthur l'enverra-t-il dans un pays étranger ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13 l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 329^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.